

 <p>CAIRN Chercher. Repérer. Avancer.</p>	<p><i>Études</i> 2002- 9 (Tome 397) ISSN 0014-1941 ISSN numérique : en cours ISBN : page 277 à 287</p> <p>Distribution électronique Cairn pour les éditions SER-SA. © SER-SA. Tous droits réservés pour tous pays. Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent article, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.</p>
---	---

Revue des livres

Littérature

William WORDSWORTH, *Poèmes, Choix*, présentation et traduction de François-René Daillie. Ed. Bilingue. Poésie/Gallimard, 2001, 290 pages, 7,95 €

Cet immense génie, trop méconnu en France, l'un des quatre plus grands poètes anglais avec Chaucer, Milton et Shakespeare, avait créé une révolution poétique par son retour au *parler courant*, dont Eliot l'a loué, précisant que ces retrouvailles avec la simplicité sont la marque de tous les vrais créateurs. Wordsworth lui-même définissait le poète avec une tranquille autorité comme « un homme qui parle aux hommes ». Nous en sommes, hélas, fort loin aujourd'hui. François-René Daillie a opéré un tour de force dans sa traduction en vers de quelques courts poèmes tirés des *Lyrical Ballads*. Il a parfaitement capté leur charme, ainsi que la calme et profonde musique des vers blancs du *Prélude* ou du sublime poème de *Tintern Abbey*. Et il a encore merveilleusement traduit en vers rimés un choix (peut-être trop abondant) de sonnets, dont les rythmes réguliers et paisibles illuminent le cœur contemplatif. Mais je regrette bien des absences, notamment celle de *The Recluse*, et le Chant IV du *Prélude*, que Charles Du Bos estimait l'un des sommets de toute la poésie anglaise ; ainsi que la grande *Ode à l'immortalité*. Shelley disait que chez lui les sens pensent (« the senses think »), donnant à sa sensualité un rayonnement austère. La nudité de sa langue est celle des galets polis par la lune ; elle possède la tendre majesté de la Nature, évoquant le dialogue des dieux primitifs entre les montagnes, dans le silence qui précède l'aube, selon l'image de Powys, autre génie méconnu. Et dans ses longs poèmes (aucun n'est retenu ici), on est saisi par la présence des jeunes filles, des vieillards, des femmes en mal d'enfants, des bergers vêtus de poussière, des vagabonds immobiles et méditants, nourris par *des pensées trop profondes pour les larmes*. Gerard Manley Hopkins a parlé de lui avec une admiration surprenante, et selon une formule qui en étonnera plus d'un : « La grâce particulière de Wordsworth, son *charisme*, comme disent les théologiens, a été accordé de façon équivalente à si peu d'hommes depuis le début des temps – à Platon seulement, et à qui d'autre ? »

Jean Mambrino

John IRVING, *La Quatrième Main*, Roman. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Josée Kamoun. Ed. du Seuil, 2002, 380 pages, 21

€

Une fois encore le romancier de *L'Hôtel New Hampshire* et de *L'Enfant de la balle* parvient à nous surprendre par son imagination provocante et débridée. Le héros est cette fois un jeune présentateur de télévision, attaché à une chaîne grossièrement commerciale axée tout entière sur les drames et les accidents spectaculaires. Il est aussi beau que sympathique, éternel séducteur passif et sans volonté, incapable de résister aux innombrables femmes qui se jettent l'une après l'autre dans ses bras. Et c'est à lui qu'arrive une épreuve épouvantable : au cours d'un reportage en Inde (il doit y couvrir le drame de la mort d'une jeune trapéziste travaillant sans filet), un lion dont il avait approché la cage de trop près lui a dévoré la moitié du bras gauche. La scène, filmée en direct par des cameramen impassibles et professionnels, a fait le tour de l'Amérique, de l'Asie, comme du reste du monde, le rendant à la fois célèbre et manchot ! Autour de lui gravite une pléiade de personnages inattendus, dramatiques et hilarants, à commencer par un brillant chirurgien spécialiste de la main, qui va tenter une greffe – première du genre. Ce professeur Zajak est anorexique (et vierge !), mais, grâce à sa jeune bonne joufflue qui devient une beauté à force de pratiquer son jogging matinal, et qui est follement amoureuse de lui, il découvre le désir, le plaisir et l'amour. La greffe effectuée, les problèmes commencent, car Patrick Wallingford – c'est le nom de notre héros – ne reconnaît pas, ne sent plus ce nouveau bras, cette main étrangère, et cela nous vaut, dans la drôlerie, des pages profondes, mine de rien, sur les liens du corps et de l'esprit. Au surplus, la jeune veuve qui a apporté le bras, aimant toujours celui qu'elle a perdu, s'est fait faire un enfant par Patrick – un enfant qu'elle avait toujours désiré de son défunt mari ; puis abandonne celui qu'elle a utilisé. Sa passion pour un absent embrase alors le malheureux manchot qui devra vivre loin d'elle, avec une prothèse, la greffe n'ayant pas réussi. Il faudra de très longues années de mise à l'épreuve (comme dans la Bible !) pour que la belle veuve nommée Doris, ayant fait passer notre Patrick des attachements volages au sérieux de l'amour, se donne enfin à lui, prouvant ainsi que la profondeur du désir est la plus magique des prothèses. Et si vous voulez finalement savoir ce que c'est que *la quatrième main*, il vous faudra lire en entier ce jubilant récit...

—3

Jean Mambrino

—4

Amos OZ, *Seule la mer*, Roman. Traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen. Gallimard, 2002, 206 pages, 26,90 €

A coup sûr l'un des plus beaux livres d'Amos Oz, prodigue pourtant en œuvres saisissantes, non par la fantasmagorie mais par la densité et l'éclat du concret auquel elles éveillent et dont elles rendent sensible la sauvage proximité. Ici, cinq-six personnages, un vieux couple, le fils parti au Tibet, son amie restée, des comparses, l'auteur se racontant, de loin, dans son travail... Tous parlent, bougent, passent ; ils ne s'exposent pas, ils font signe du fond de leur labyrinthe, de leurs rêves, de leurs blessures, de leur élan, de leur mémoire, de leur corps vivant, surtout de l'inconnu en eux qui les enveloppe et les jette dans l'existence. Ils sont saisis au vol à travers une époustouflante invention de formes : brefs poèmes/récits de quatre lignes à deux pages avec des titres qui trouent l'horizon. La brièveté donne au livre un air vif et enjoué ; surtout elle fait résonner alentour le monde entier, les choses et les mots, la Bible merveilleusement sertie dans ce texte, les frontières, le désert, le Tibet, le

—5

ciel, la mer plus que tout, à la fin de tout, le mouvement qui emporte tout. « Tous les fleuves vont à la mer et la mer est silence, silence, silence. » Non pas la mer en majesté de Saint-John Perse, ni celle, métaphysique, de Valéry, mais la mer anonyme qui jour et nuit lèche et lave les plages de Tel-Aviv, la mer simple, l'eau cosmique, l'élément du monde, son début, sa fin. *L'Ecclésiaste* ne voyait rien de neuf sous le soleil ; ici la mer ensevelit tout ce qui, de beau, de triste, de laborieux, paraît sous le soleil. Ce livre ne vous lâche pas, ne retient pas, envoie vers la mer en nous-mêmes et la mer là-bas, le dehors où tout se dissout et se recueille ou se disperse. Comme si souvent aujourd'hui pour l'hébreu, la traduction est magnifique.

Guy Petitdemange

—6

Maja LUNDGREN, *Pompéi*, Actes Sud, 2002, 278 pages, 20 €

Avec son titre sage, digne d'un guide touristique, le roman de Maja Lundgren cache son inventivité et sa fantaisie ; il joue malicieusement à passer pour un ennuyeux ouvrage didactique. Le lecteur est d'autant plus surpris lorsqu'il se trouve plongé dans une fiction étrange, composée d'une multitude de scènes autonomes, comme inspirées des fresques qui couvraient les murs des maisons pompéiennes. Ce n'est pas d'un récit linéaire qu'il s'agit, mais plutôt d'une tranche de vie, celle d'une multitude de personnages qui se rencontrent au gré de leurs déambulations dans la cité. Nous sommes en 78 après Jésus-Christ, et quelques hommes et femmes, dont le nom seul n'est pas fictif, vivent sans le savoir leur dernière année, avant l'éruption du Vésuve. Toutes les données historiques et archéologiques du texte sont manifestement très exactes, et Maja Lundgren cherche sans aucun doute à instruire. Mais elle le fait en passant, préférant plaire par sa narration débridée, parfois loufoque, rêverie sans véritable fil directeur, mais habitée par des personnages récurrents : des acteurs, des prostituées, des artisans, des patriciens, un tigre doué de raison, et même le Vésuve. L'auteur les fait vivre avec force en adoptant un ton aux effets comiques connus, mais toujours très sûrs : avec une désinvolture qui bouscule le respect excessif que nous avons pour les choses de l'Antiquité, elle fait parler les hommes d'autrefois comme ceux d'aujourd'hui, et leur donne les mêmes références culturelles que nous, au prix d'un anachronisme réjouissant. La leçon est moins anodine qu'elle n'en a l'air : elle montre que nous pouvons toujours dialoguer avec les hommes du passé.

—7

Isabelle David

—8

Anne BRAGANCE, *Casus belli*, Actes Sud, 2002, 248 pages, 18,50 €

Les membres de la famille Douhet sont comme « quatre paquets bien ficelés, bien étanches ». Le couple formé par Charles et Claire avance solidement dans la vie, et Charles, en homme bon et rêveur, appelle sa femme Clairette même lorsqu'elle laisse apparaître son insupportable despotisme de mère injuste. Christophe est le second, le fils tant espéré pour consoler de l'existence de Virginie, fille détestée par sa mère. La petite se protège en alimentant ses rêves de fuite de ses livres et des « mots-cadeaux » offerts par son oncle Louis. Dépossédée d'elle-même par le remords d'un acte pour lequel elle n'a pas même été punie, tant il a suscité l'horreur et la haine de sa mère, elle mène sa vie d'échecs en ruptures. Le récit se construit par touches et retours en arrière, nous

—9

introduit dans les âmes pour nous en dévoiler les blessures, mais aussi les armes cachées : le silence coupable et les certitudes sur soi-même et sur les autres. La trame narrative est ainsi semblable à un *patchwork* mal assorti de paroles intérieures (comme les prières de la mère, qui sont autant de plaintes satisfaites d'elles-mêmes), de souvenirs épars où se tisse peu à peu le destin de ces personnages condamnés à la guerre par leur mutisme. Car la famille Douhet, « famille sans histoires », ne vit pas en paix, rongée par le pardon qui n'a jamais été donné. Ce roman, que l'on pourrait appeler un « drame psychologique familial », est bien plus encore : il est une triste fable sur la force tragique des mots vrais. Lorsqu'un pardon reste enfoui, il pèse, détruit et finit par apporter la mort de l'âme. Anne Bragance excelle à peindre cette mosaïque d'âmes caparaçonnées et solitaires qui n'ont jamais trouvé le lien d'amour et de pardon qui les unirait.

Agnès Passot

—10

George P. PELECANOS, *Blanc comme neige*, Traduit de l'américain par François Lasquin et Lise Dufaux. L'Olivier/Le Seuil, 2002, 366 pages, 20 €

Tout écrivain devrait lire un roman policier chaque année. Rien de tel pour apprendre à camper un décor en quelques phrases, dire des choses profondes avec des mots simples, se rappeler qu'un livre a un lecteur. G. P. Pelecanos est un bon artisan en la matière, déjà aguerri par une trilogie consacrée au ghetto de Washington D.C. et des incursions dans le cinéma. Il connaît la culture noire américaine comme sa poche, décrit les bas-fonds de Washington comme s'il y descendait le stylo à la main, et se méfie des jugements trop simples sur les clivages sociaux. Peu importe qu'il s'agisse ici d'une sombre enquête autour du meurtre d'un policier noir par un policier blanc. Tout est prétexte à mettre en scène des êtres qui tentent désespérément d'être un peu plus que ce qu'un monde violent et raciste voudrait faire d'eux. Aucun manichéisme, mais une étrange tendresse qui baigne les faits et gestes quotidiens de Derek, le « privé », et Terry, l'ancien policier, meurtrier d'un jour. Ni totalement libres, ni totalement asservis à un système chtonien, ces êtres « bricolent » dans les marges, en quête d'une certaine honnêteté. Quand les armes se taisent, les héros de *Blanc comme neige* parlent vie de couple, paternité, amitié. Pas de doute possible : le roman noir américain est aujourd'hui affaire morale.

—11

Philippe Chevallier

—12

Histoire

Klaus J. BADE, *L'Europe en mouvement, La migration, de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*. Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni. Seuil, coll. Faire l'Europe, 2002, 638 pages, 34 €

Ce livre monumental étudie les migrations en Europe, hors d'Europe et vers l'Europe. Il prend comme cadre historique la période qui va du début du XVIII^e siècle à nos jours, et comme cadre géographique l'espace qui s'étend de la Scandinavie à la Méditerranée et des îles britanniques à l'est de l'Europe centrale. Il traite d'une réalité historique extraordinairement complexe. D'une part, le phénomène ne s'est pas

—13

limité à un franchissement de frontières : les frontières, elles aussi, se sont déplacées au-dessus des hommes. D'autre part, la migration a eu des causes, des origines et des formes différentes : migrations dues à la nécessité économique, volonté de trouver du travail, d'acquérir une formation professionnelle, migrations liées aux crises économiques, aux conflits militaires, aux situations politiques, regroupement des familles... Ces divers processus ont souvent agi les uns sur les autres. L'auteur a pris le parti de combiner la chronologie et les typologies. Il analyse ainsi les migrations au cours de la transition entre la société agraire et la société industrielle à la fin du XVIII^e siècle, les divers mouvements de population qui ont affecté l'Europe du début du XIX^e siècle aux années d'avant et après la première guerre mondiale (migrations agricoles et industrielles de travail à l'intérieur de l'Europe, exode de masse vers le nouveau monde, migration d'Europe vers les colonies), les migrations au cours de la première et de la seconde guerres mondiales (expulsions, travaux forcés), les migrations et les politiques migratoires dans la seconde moitié du XX^e siècle (minorités et réfugiés, migrations en provenance du tiers monde, extrême diversité des courants, montée des craintes, porte-à-faux des politiques). Ce vaste tableau historique aide à comprendre l'actualité et l'avenir des mouvements migratoires dans l'espace européen.

Jean Weydert

—14

Rachel MAZUY, *Croire plutôt que voir ?*, Voyages en Russie soviétique (1919-1939). Odile Jacob, 2002, 366 pages, 26 €

Voici une étude systématique, à la fois de ton et de conclusions modérés, sur le voyage en Union soviétique des années de l'entre-deux-guerres : voyage surtout du militant, des délégations « d'ouvriers et de paysans » ; voyage aussi de l'intellectuel, souvent compagnon de route, mais pas toujours. Qui est parti ? Comment ? Pourquoi ? Comment est-on revenu ? Dans quelle mesure ce périple au pays du « socialisme réalisé » a-t-il influencé les itinéraires politiques et sociaux ? J'ai dit les conclusions « modérées » ; par exemple : « Il y a très peu d'apostasies déclarées liées au voyage, et les conversions par le voyage sont largement manipulées et instrumentalisées. Le voyage sert avant tout à confirmer des conversions. Il contribue à la formation d'un militant selon les normes soviétiques, en éprouvant sa fidélité à la famille communiste. Le voyage ne fait donc pas véritablement partie des matrices dans lesquelles s'enracine l'adhésion militante. Par contre, le séjour est bien un lieu matriciel du rejet d'un système qu'on n'arrive plus à gérer de l'intérieur. » On croit plus qu'on ne voit, et « la foi ne s'acquiert point par le raisonnement », comme a dit Arthur Koestler. Rachel Mazuy met en lumière l'intéressant vocabulaire du pèlerinage souvent appliqué au voyage en Russie soviétique – à vrai dire extraordinaire vocabulaire du pèlerinage, s'agissant de la découverte d'une réalité politique et sociale. Ouvrage très éclairant quant à la réalité du communisme français, comme à celle de la grande tentative soviétique.

—15

Jean-Yves Calvez

—16

Esther BENBASSA, Pierre GISEL (éd.), *L'Europe et les Juifs*, Labor et Fides, 2002, 216 pages, 20 €

Ce livre échappe au jugement sévère que souvent l'on peut porter sur les

—17